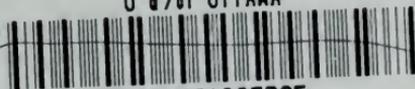


DC
135
.A8A39
1856

Argenson

Quelques mots sur
les manuscrits du
marquis d'Argenson.

U d/of OTTAWA



39003001095305



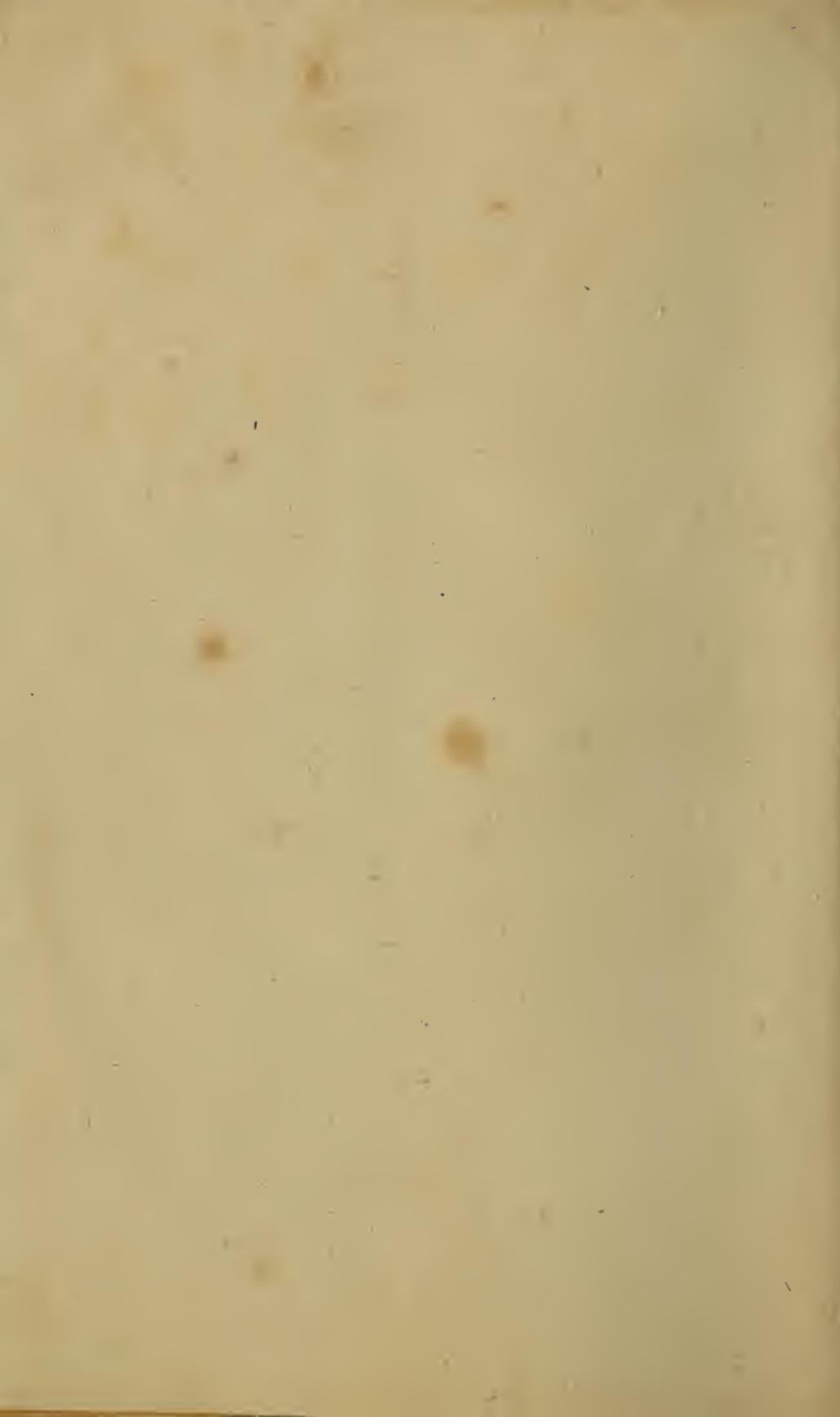


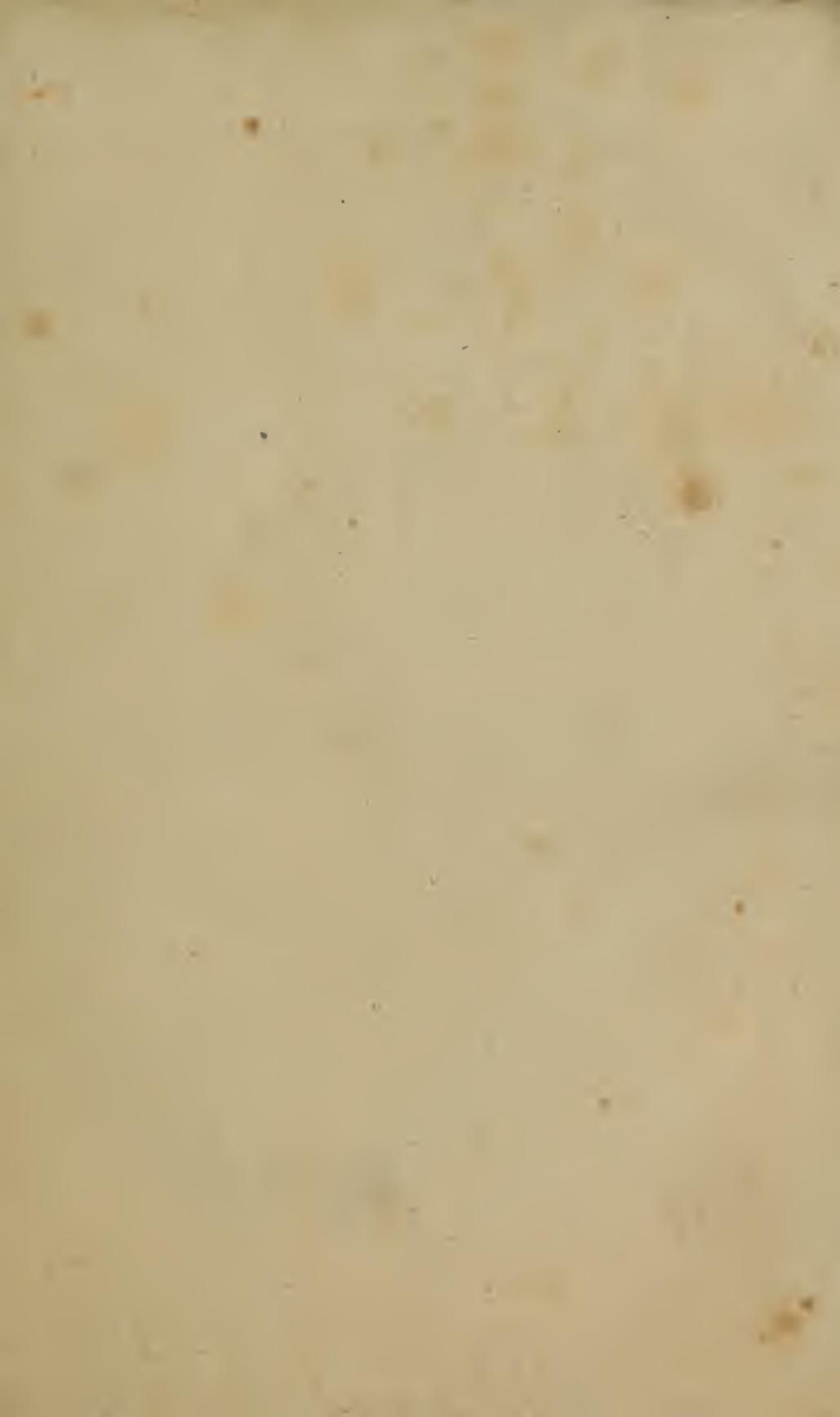
Le
Marquis
D'Argenson,
1694 = 1757.

Du mission 1856.

PARIS

du mar-
stre sous
e sur la vie
eur, publiés
Baudouin
ec







QUELQUES MOTS
SUR LES
MANUSCRITS DU MARQUIS D'ARGENSON

QUELQUES MOTS

SUR LES

MANUSCRITS DU MARQUIS D'ARGENSON

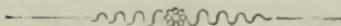
ET SUR LES

EXTRAITS QUI EN ONT ÉTÉ DONNÉS

PAR

M. DE SAINTE-BEUVE.

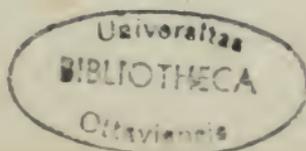
*par Marc-René de Voyer du Rieu d'Argenson
éditeur des Mémoires du Marquis*



PARIS

IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET C^o,
rue Coq-Héron, 5.

1856



DC
135

.A8A39
1856

QUELQUES MOTS
SUR LES
MANUSCRITS DU MARQUIS D'ARGENSON

ET SUR LES
EXTRAITS QUI EN ONT ÉTÉ DONNÉS

PAR
M. DE SAINTE-BEUVE.

M. de Sainte-Beuve, dans ses Causeries hebdomadaires, a été conduit à parler assez longuement des manuscrits du marquis d'Argenson qui se trouvent à la Bibliothèque du Louvre. L'analyse qu'il en a faite a occasionné, dans le journal l'*Athenæum*, une polémique interrompue, qui ne sera pas ici reproduite, mais seulement continuée. En abordant ce sujet, la première précaution doit être de réclamer l'indulgence du lecteur, pour la multiplicité des noms propres et des circonstances familières; écueil inévitable, quand il s'agit d'une question personnelle ou qui touche de près à la personnalité. La nature de l'attaque en fait une obligation à la défense.

Commençons par bien préciser le point du débat, qui ne saurait être trop clairement établi.

Le marquis d'Argenson, conseiller d'État, ministre des affaires étrangères sous Louis XV, fut surtout connu de son temps par ses bizarreries, ou, comme nous dirions aujourd'hui, son excentricité. Il n'y a point lieu de refaire sa biographie, ni de revenir sur les motifs qui lui firent donner un surnom bien connu (la Bête). Cette qualification, il la mérita dans le sens dans lequel elle lui fut attribuée; comme un homme d'un genre d'esprit et de manières particulier, un homme à soi, un original. Une de ses moindres singularités ne fut pas l'usage qu'il avait contracté, d'écrire chaque jour une multitude de pensées intimes et de résumés de sa journée, qu'il confiait au papier avec la certitude de n'être vu ni lu que par lui seul. Ce sont ces notes épar-ses, rédigées à l'impromptu, réunies fortuitement et conservées par hasard, qui forment la majeure partie des manuscrits en question.

Pourtant, le marquis d'Argenson fut avant tout un magistrat, un philosophe, un philanthrope et surtout un réformateur. Il avait été ministre, chargé de négociations importantes, dont quelques-unes avaient échoué avec éclat, et entraîné sa disgrâce (non toutes, car ce fut lui qui maria le dauphin, père de Louis XVI, avec la princesse de Saxe).

Il lui importait que ses intentions, ses vues, sa carrière officielle, son administration en un mot, fussent jugées aussi sainement que possible. Il était membre zélé et assidu de sociétés savantes, l'Entresol, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, collaborateur du journal *l'Année littéraire*, etc.

De là une seconde partie, et celle-ci la plus substantielle et la plus solide des manuscrits, lesquels doivent se classer de la manière suivante :

1. Notes fugitives et errantes, pour lui seul.
2. Mémoires suivis et élaborés, destinés au public, ou du moins à un certain public.

Mais le temps n'étant point favorable à la propagation de ses projets, de ses plans administratifs, financiers et politiques, ni même entièrement à sa justification personnelle, il dut se contenter de communiquer une partie de ses mémoires, recopiés à la main, à des amis fidèles et discrets.

La correspondance de Voltaire en fait foi. Le marquis d'Argenson mourut en janvier 1757. Plusieurs de ses manuscrits continuèrent à circuler.

Les *Considérations sur le Gouvernement de la France*, lues par Jean-Jacques Rousseau, furent publiées pour la première fois en Hollande, chez Marc Michel Rey. On conçoit que, plusieurs fois recopiée et livrée à l'impression sans le concours de l'auteur, cette édition dut être pleine de fautes. Néanmoins le texte est assez exact, l'impression seule est grossière et absurde. Tel qu'il parut, cet ouvrage eut un grand succès. On en compte huit à dix éditions imprimées hors de France, sous divers formats.

Vivait alors à Paris le marquis de Paulmy, fils de l'auteur, héritier des dignités et de la haute position de sa famille, mais aussi, comme son père, éloigné du timon des affaires, non cette fois comme résistant et incompatible, mais par un excès contraire, par trop de complaisance envers qui n'avait plus le crédit. M. de Paulmy, voué à la vie privée, consacrait son temps à

l'étude, surtout à la bibliographie ; et il est resté de lui un beau monument , la seconde Bibliothèque de Paris, celle de l'Arsenal.

M. de Paulmy s'émut de la réputation faite à son père, réputation qui ne lui plaisait que médiocrement. Il jugeait à son point de vue, et non pas au nôtre. Aussi entreprit-il de la reconstituer, et dans ce but, il donna des *Considérations* une nouvelle édition, châtiée, expurgée, délayée, y ajoutant plusieurs chapitres de son cru, notamment un sur les jésuites, etc. M. de Paulmy fit plus : il voulut exposer d'une manière analogue les opinions philosophiques et littéraires de son père, et publia un second tome intitulé :

Loisirs d'un ministre d'État, ou Essais dans le goût de ceux de Montaigne.

Ce deuxième volume, facile à la lecture, parsemé d'anecdotes et de mots aujourd'hui rebattus, alors moins répétés, où figurent la Grèce, Rome, l'ancienne France, où l'époque contemporaine est cependant abordée, mais superficiellement, est écrit dans ce style coulant et limpide qui caractérise M. de Paulmy.

Nous tenons de tradition certaine que le marquis de Paulmy, le meilleur des hommes, avait pour habitude de dicter à un secrétaire des textes qu'il relisait peu avant de les livrer à l'impression. Mais il avait toujours devant les yeux le livre *corné* qu'il jugeait et analysait, attention dont il avait pu se dispenser en écrivant au nom de son propre père. Il connaissait assez les sentiments et la vie de celui-ci pour en parler de souvenir. Cette manière de composer explique deux choses : 1° La ressemblance et l'uniformité du style. 2° L'abondance de M. de Paulmy, qui, en quelques

années de repos (car une grande partie de sa vie s'était passée dans les affaires publiques), a produit, par lui-même, plus de cent cinquante volumes, quelques-uns d'imagination, la plupart de recherches riches en science, et démontrant une érudition extraordinaire.

Les éditions subreptices de Hollande, les restitutions de M. de Paulmy, voilà tout ce qui restait de d'Argenson *la Bête*. C'était peu, et cependant, avec le souvenir de ses amis, c'était encore quelque chose. Il faut y joindre la correspondance de Voltaire, dont il ne nous a été conservé que les lettres de celui-ci. Il est à regretter que l'on n'ait pas recueilli les réponses du marquis. Elles l'auraient fait connaître sous un point de vue encore ignoré, comme poète. Car, suivant l'usage du temps, ces lettres étaient moitié en prose et moitié en vers. Ceux-ci n'étaient peut-être pas tant à dédaigner. Il nous en est arrivé un mot bien profond, à ajouter à ceux qu'on avait de lui :

« Les puissances sont comme les araignées, dont les grosses dévorent les petites; voilà en quoi consiste l'équilibre Européen. » Le marquis d'Argenson disait *Européan*.

Parmi les réimpressions (il y en eut plusieurs) des *Loisirs d'un ministre*, il y en a une qui m'a frappé. Elle est, je crois, de Liège, en 1784. L'éditeur ajoute, çà et là, des notes très brèves, dans lesquelles il dit : Ce passage est conforme aux manuscrits, cet autre s'en écarte. Comment les connaissait-il? je l'ignore. Cela prouve, en attendant, que les découvertes de M. de Sainte-Beuve ne sont pas si récentes.

Quelques années plus tard, M. le général de Gri-moard, dans son édition des *Lettres de Saint-John*

(Bolingbroke), rapporte en entier le récit du club de l'Entresol, probablement encore d'après les copies manuscrites en circulation. Il y joint des notes intéressantes sur les personnages qui ont figuré à ces réunions. Ces notes ont été utilisées dans l'édition de 1825. Le texte de Saint-John peut être compulsé, et fournira utilement une troisième colonne à ajouter à celles des variantes.

J'ai dit ailleurs comment, en 1793, les papiers du marquis d'Argenson, que la famille de Luxembourg, issue de celle de Paulmy, s'était réservés avec soin dans la vente de la Bibliothèque de l'Arsenal à Monseigneur le comte d'Artois, furent saisis au domicile du duc émigré, puis transférés, non à l'Arsenal, ce qui eût été plus logique, mais au Louvre; comment, à diverses reprises, ils furent inutilement réclamés, etc.

J'arrive enfin à l'édition de 1825, dont je devrais hésiter à m'occuper, puisqu'elle m'est personnelle. Pourtant, comme elle est en jeu, je la mentionne avec pleine impartialité. On peut être juge de soi-même avec quelque équité à trente années de distance. Disons donc, en deux mots, ses défauts et ses services, en commençant par les premiers.

1° Elle n'est guère à sa place dans un recueil de Mémoires relatifs à la Révolution française, et il y a lieu de s'étonner de la complaisance des frères Baudouin.

2° Elle est incomplète; car la partie politique, la plus essentielle, en est absente, le texte *vrai* des considérations et de bien d'autres écrits de ce genre.

3° Elle est insuffisante, même pour l'histoire. Le ministère y est effleuré, et aurait dû être la partie principale. Cette histoire si remarquable du ministère, dont

je n'ai donné que deux ou trois chapitres, doit être précédée, dans le manuscrit, de portraits historiques tracés de main de maître : le roi, la reine, le dauphin, Mesdames, etc. Le comte d'Argenson, frère de l'auteur, s'y trouve à son rang. Il faudrait comparer cette figure avec le grotesque donné par M. de Sainte-Beuve.

Mais il est un reproche que je ne puis accepter ; c'est que cette édition ne soit point consciencieuse. Sauf les mots, ce qui souvent serait impossible, le sens est fidèlement respecté, adouci sans doute quelquefois, jamais retourné, travesti, ni torturé, ce dont on ne se fait pas faute ailleurs.

Du reste, cette publication, sous son petit contexte, était destinée à remplir divers objets : à faire connaître la vie des personnages, puis à rassembler tout ce qui, dans les *Loisirs d'un ministre d'État*, pouvait avoir quelque valeur historique et réelle ; y suppléant au moyen des manuscrits, ceux-ci n'étant pas pris comme base, mais seulement à titre d'éclaircissements nécessaires. Enfin, elle renferme un grand nombre de lettres inédites, plus ou moins intéressantes, et qui n'ont jamais fait partie de la Bibliothèque du Louvre, entre autres plusieurs lettres alors inconnues de Voltaire, tirées de nos archives propres, source qui n'a point été épuisée.

Cette édition, dont il a bien fallu se contenter jusqu'à cette heure, avant l'époque des investigations nouvelles, a été citée par des historiens honorables (tels que M. Sismondi, dans son *Histoire des Français*). Ils y ont vu des renseignements intéressants sur une partie de notre histoire, où manque totalement l'appui de mé-

moires authentiques, et sur laquelle on ne possède que la triste ressource des libelles de Soulavie.

M. Barrière a bien voulu donner un diminutif de ce qui était déjà trop court par soi-même, etc.

Mais les temps sont venus de faire mieux, et le besoin, assure-t-on, s'en fait sentir. Je serais loin de le contester. Seulement, je doute que ce soit avec des élucubrations semblables à celles qui nous sont présentées, que l'on y subvienne d'une manière satisfaisante. On récuse tout homonyme comme suspect de partialité. Du moins permettra-t-on quelques observations à celui qui, en ayant fait une étude particulière, croit savoir ce dont on parle au moins aussi bien que ceux qui en parlent, de même qu'il est compétent en ce qui lui est personnel.

Il faut se garder de faire dire à un homme qui n'est plus là pour interpréter sa pensée, même en répétant trop servilement les paroles qui ont pu lui échapper dans le secret de ses méditations, précisément le contraire de ce qu'il a fait ou voulu.

Ainsi, pour n'en citer que ces seuls exemples :

Le marquis d'Argenson parle beaucoup économie, ou plutôt *oeconomie*. Car, dans les manuscrits, il ne s'occupe pas seulement des finances de l'État, mais aussi de ses finances privées. (On y rencontre jusqu'à des projets de vente et des actes de partage.) Or, il est mort à peu près insolvable, tant il négligeait dans la pratique ce qu'il exposait si bien en théorie. *Mémoires du président Hénault*, publiés en 1855.

Il déclame volontiers contre son frère (M. de Sainte-Beuve nous l'apprend assez), contre son frère avec

lequel il vécut dans l'intimité, et duquel il ne pouvait se passer. Tandis qu'il écrivait ainsi, il gérait ses affaires de Poitou en son absence. Il fournissait les plans, et dirigeait pour lui la construction de son château des Ormes. Ne connaît-on pas des anomalies semblables dans bien des caractères ?

Il n'épargne pas plus son fils unique, M. de Paulmy, l'espoir et l'honneur de la famille. Or, la famille, à la différence de nos jours, n'était pas alors un vain mot, c'était un devoir, un lien.

M. de Paulmy, fils du frère aîné, neveu du second, avait été adopté par le comte d'Argenson, qui, premier ministre de fait, se l'était associé, et lui laissa, autant qu'il dépendit de lui, son héritage politique ; héritage dont M. de Paulmy n'était pas de force à conserver longtemps la gestion.

Le marquis d'Argenson eût tout sacrifié pour la fortune de son fils. Pourtant il ne le ménage pas (M. de Sainte-Beuve nous l'apprend), en se parlant à lui-même. Mais il était loin de songer que quelqu'un écoutât aux portes.

Pour sortir de ces détails scabreux, élevons-nous un peu plus haut.

Une grande question tenait alors les esprits en suspens. Le marquis d'Argenson était loin d'y être indifférent, à l'encontre de M. de Sainte-Beuve qui ne paraît guère s'en préoccuper. Il s'agissait de la querelle entre la Cour et les parlements. Le marquis d'Argenson plaide tour à tour avec éloquence, le pour et le contre dans cette contestation. Quel fut donc réellement son avis ? Il avait en regard une autre perspective : c'était l'amour des libertés publiques, dont les Cours souve-

raines lui paraissaient tour à tour les adversaires ou les soutiens. C'est ainsi qu'à travers les mots, il faut discerner le mobile. Ce n'est pas tout d'épeler, il faut savoir lire.

Sous le bénéfice de ces réserves et de bien d'autres, non, de ces avertissements qui sont ceux de la justice et de la conscience, les manuscrits ou plutôt les brouillons du marquis d'Argenson sont là, étalés aux regards des curieux ; au moins de ceux qui auront la patience de les feuilleter. Car il y a quarante et quelques épais volumes ou liasses de morceaux décousus, irrégulièrement paginés, la plupart hachés de renvois et de ratures, semés de lacunes. (Qui pourrait dire s'il n'y en a pas eu encore une moitié d'égarée?)

On peut puiser dans ce chaos, de sages et utiles leçons, des idées fortes et hardies, des sentiments exquis et dévoués, des vues vastes et prépondérantes, comme aussi bien des mots irréflechis et des paroles saugrenues. Il est naturel que, de préférence, l'on s'attache à celles-ci. Cependant quelque vouloir qu'on en ait, on y rencontrera moins de *naïvetés* que l'on ne devait s'y attendre, suivant la manière dont ces pages ont été griffonnées.

Le marquis d'Argenson fut d'un caractère essentiellement grave et morose, aimant l'humanité plus que les hommes, et s'efforçant peu de plaire à ceux-ci. Pour imiter de loin son langage, il fut rabâcheur à satiété, rarement mauvaise langue. Beaucoup de déclamations, peu de méchancetés véritables. Il blâme presque toujours, mais ne médit de personne. Il voit trop en grand pour descendre en de puérils détails, et conter des anecdotes légères. Quand il s'élève, il plane ; quand

il se néglige, ce qui n'est pas surprenant, il ne désire point le piquant, ni ne tombe dans le burlesque.

Il se livre à sa démangeaison d'écrire, pour satisfaire son instinct, son exaltation du moment, jamais pour servir d'aliment à la curiosité d'autrui.

Hors les quelques traits un peu libres ramassés par M. de Sainte-Beuve, on y trouve à peine trace d'un scandale.

Qu'on le peigne donc tel qu'il fut, mais de grâce qu'on lui épargne ce qu'il n'eut pas, ce qui serait le tort le plus grave aux yeux des Français, le ridicule.

M. de Sainte-Beuve le met en parallèle avec Saint-Simon ; c'est généralement lui faire trop d'honneur. Par moments, ce ne serait pas assez l'estimer. Il est plus dégagé, plus clairvoyant, plus pénétrant dans l'avenir. Quant au présent, il n'a pas la moindre analogie, ni prétention à l'imiter. Saint-Simon pose, même quand il semble le plus à son aise. Il attache une haute importance à ses jugements et à ses moindres paroles. Il s'indigne des obstacles qui le séparent de la publicité.

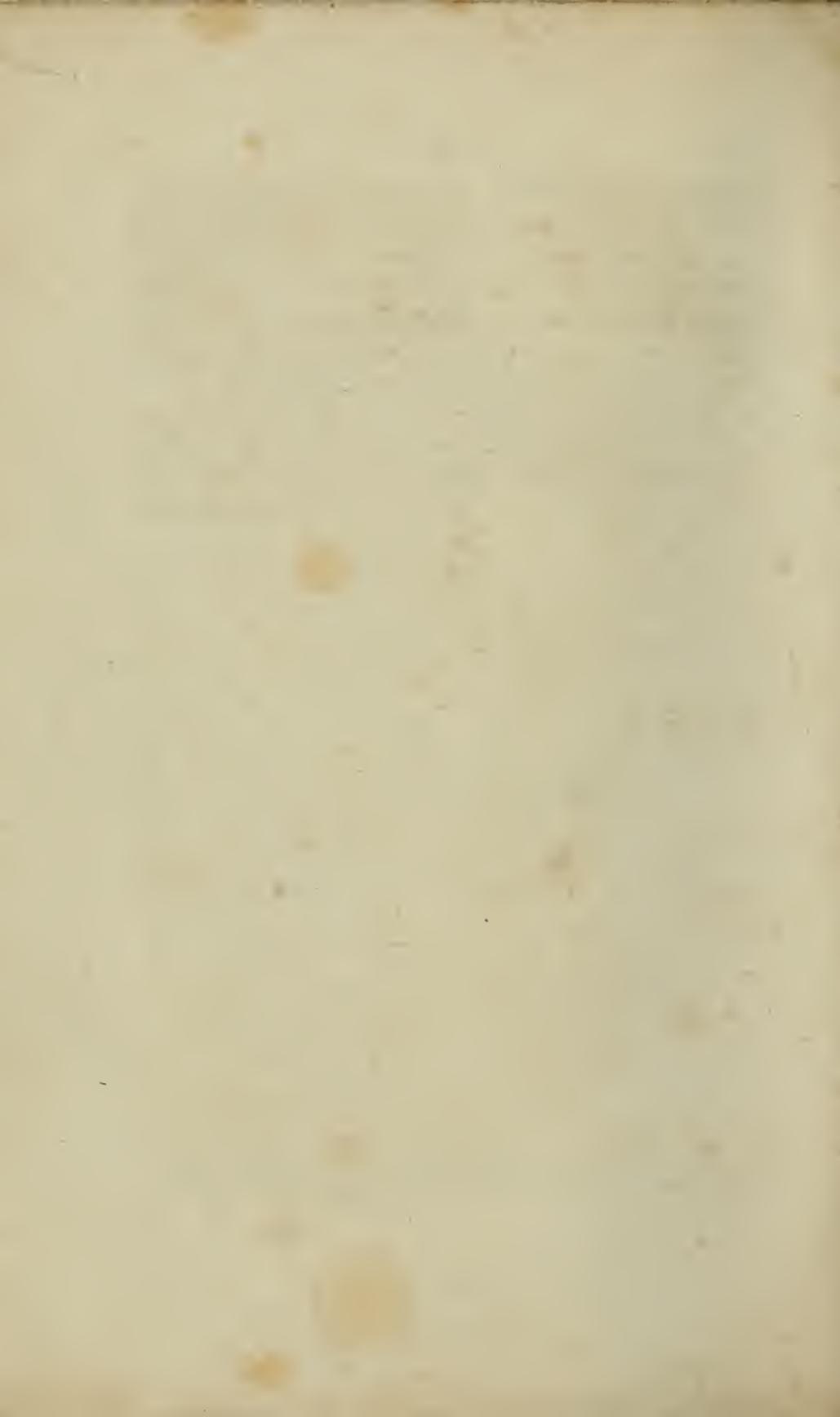
Quand le marquis d'Argenson parle haut, il est trop sérieux, quand il parle seul, il est trop négligé pour séduire.

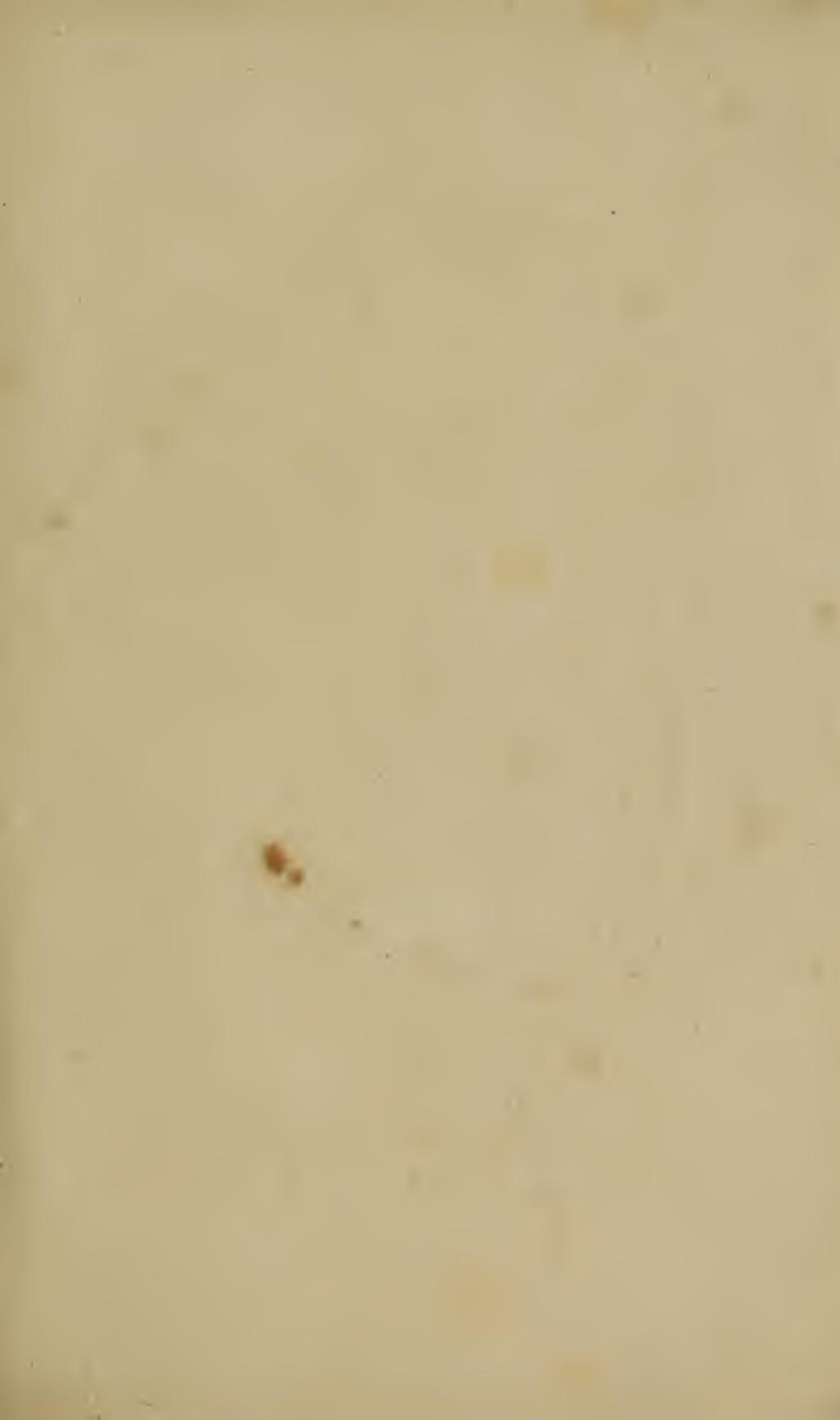
En un mot et pour nous résumer, les *Mémoires du marquis d'Argenson* sont d'un grand prix, et, s'ils étaient connus et imprimés littéralement, ils le placeraient à un rang éminent parmi nos historiens et nos publicistes.

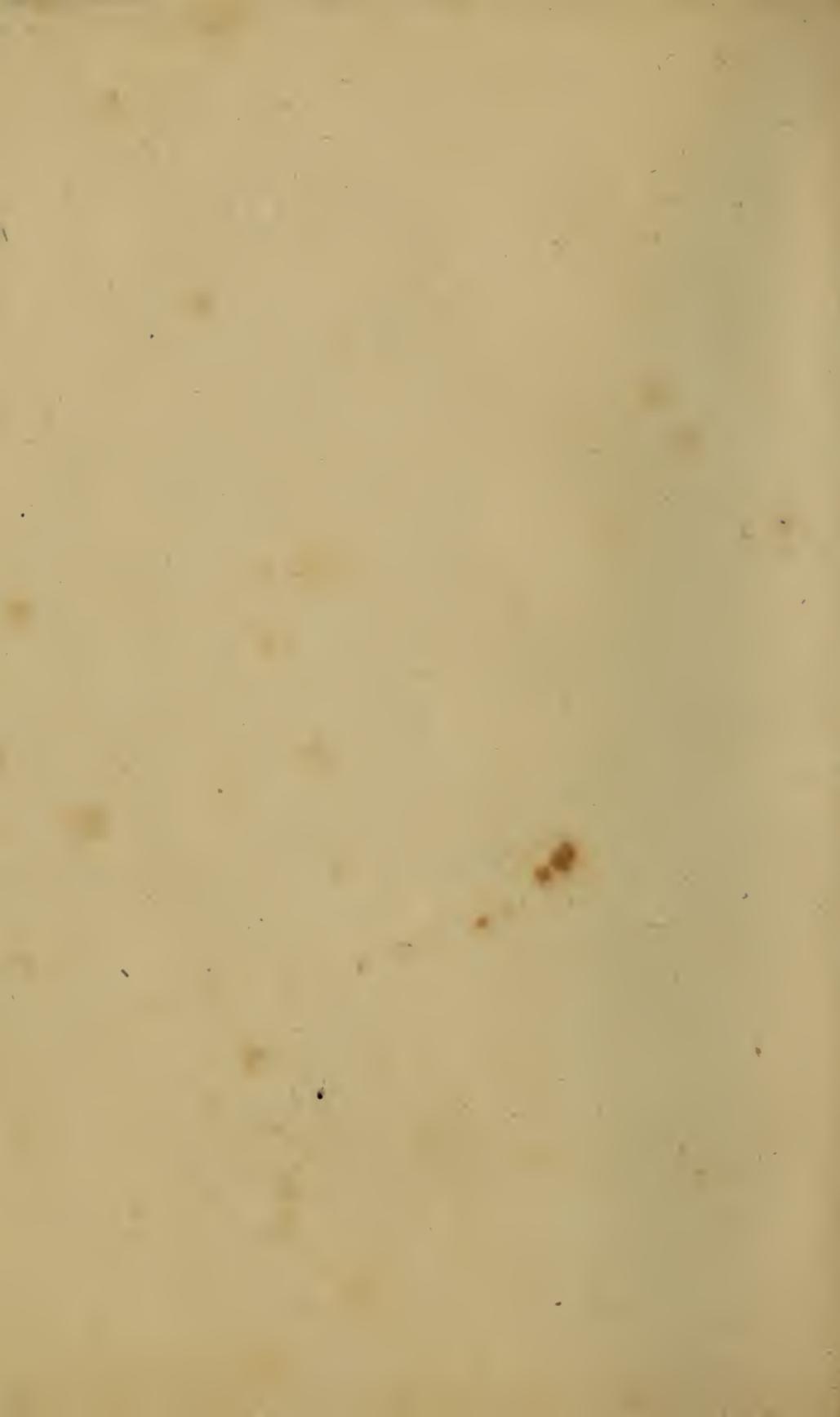
Ce qui n'est pas *Mémoires* ne saurait être consulté qu'avec infiniment de mesure. Publier ces fragments dans leur extension serait impossible. Y faire un tri

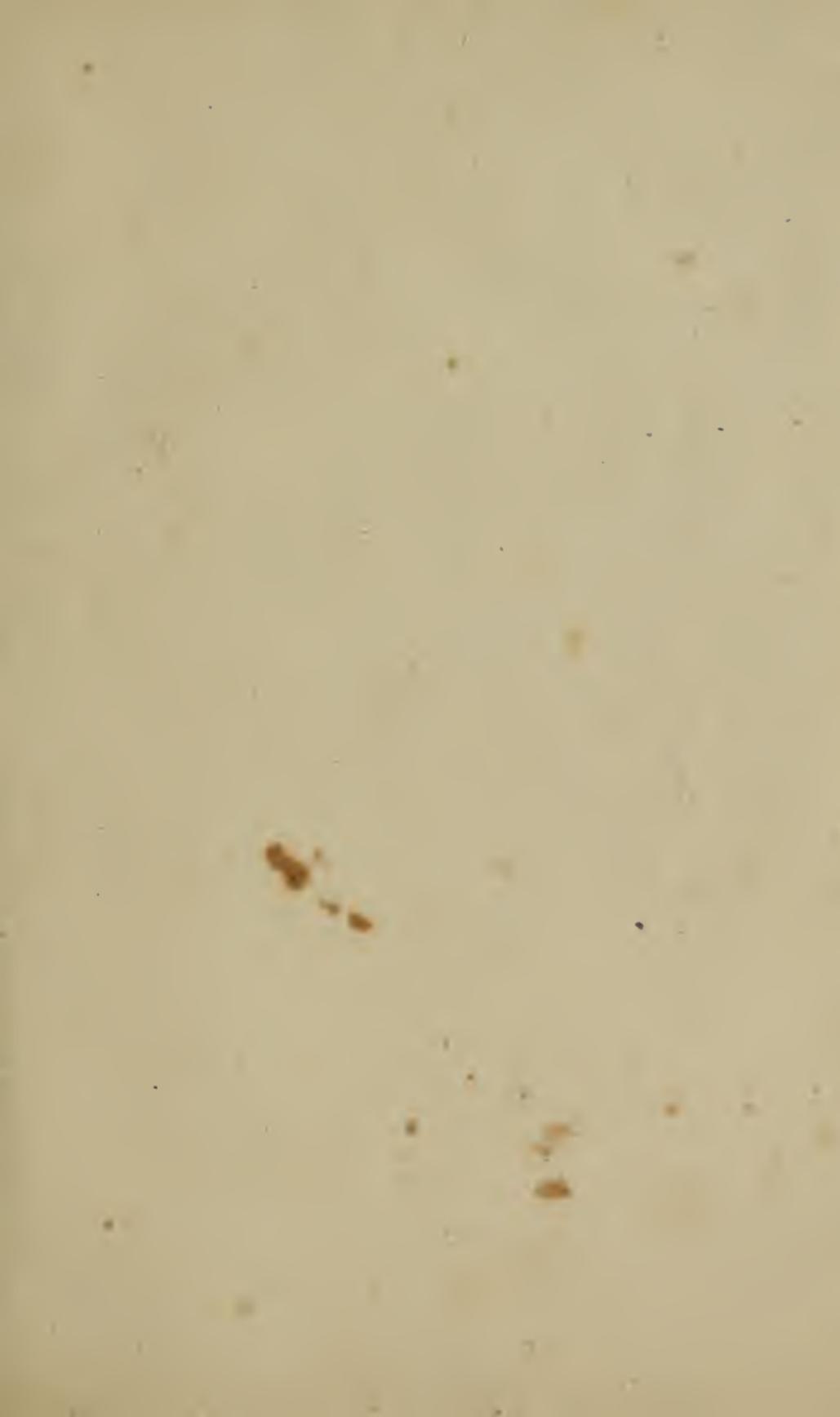
quelconque sera toujours les *arranger*. M. de Sainte-Beuve critique un travail modeste et sincère. Mais n'arrange-t-il pas lui-même ? Comment qualifier autrement ce procédé, qui consiste à disposer arbitrairement des pensées dépareillées et incomprises ? Que sa manière lui plaise mieux que la nôtre, cela est dans l'ordre. Qu'il y ait mis plus de talent, c'est encore une chose certaine. Mais par cela même, non-seulement ce ne sera pas plus, mais ce sera beaucoup moins le modèle. Ceci n'est pas une affaire d'art, mais une affaire de bonne foi.

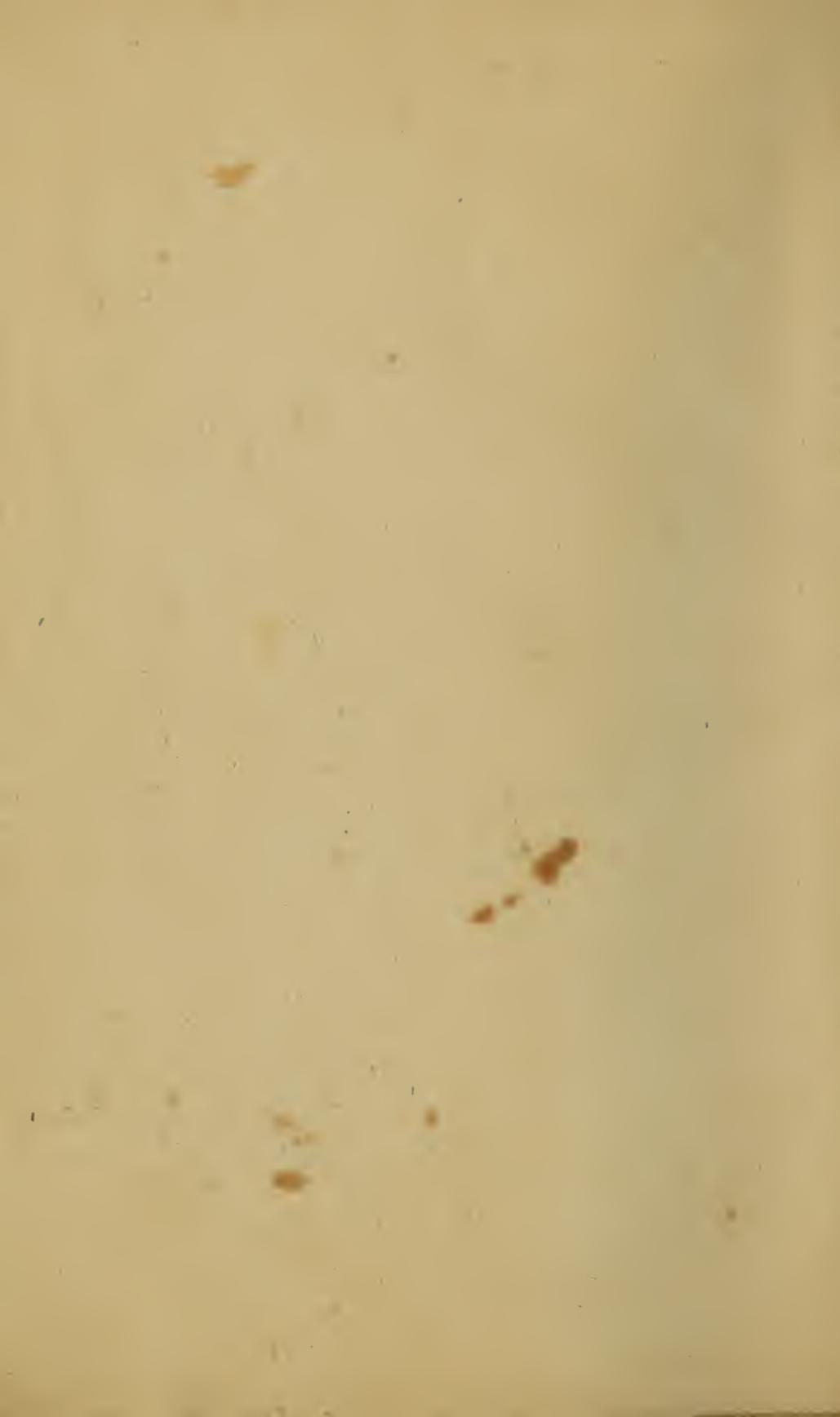


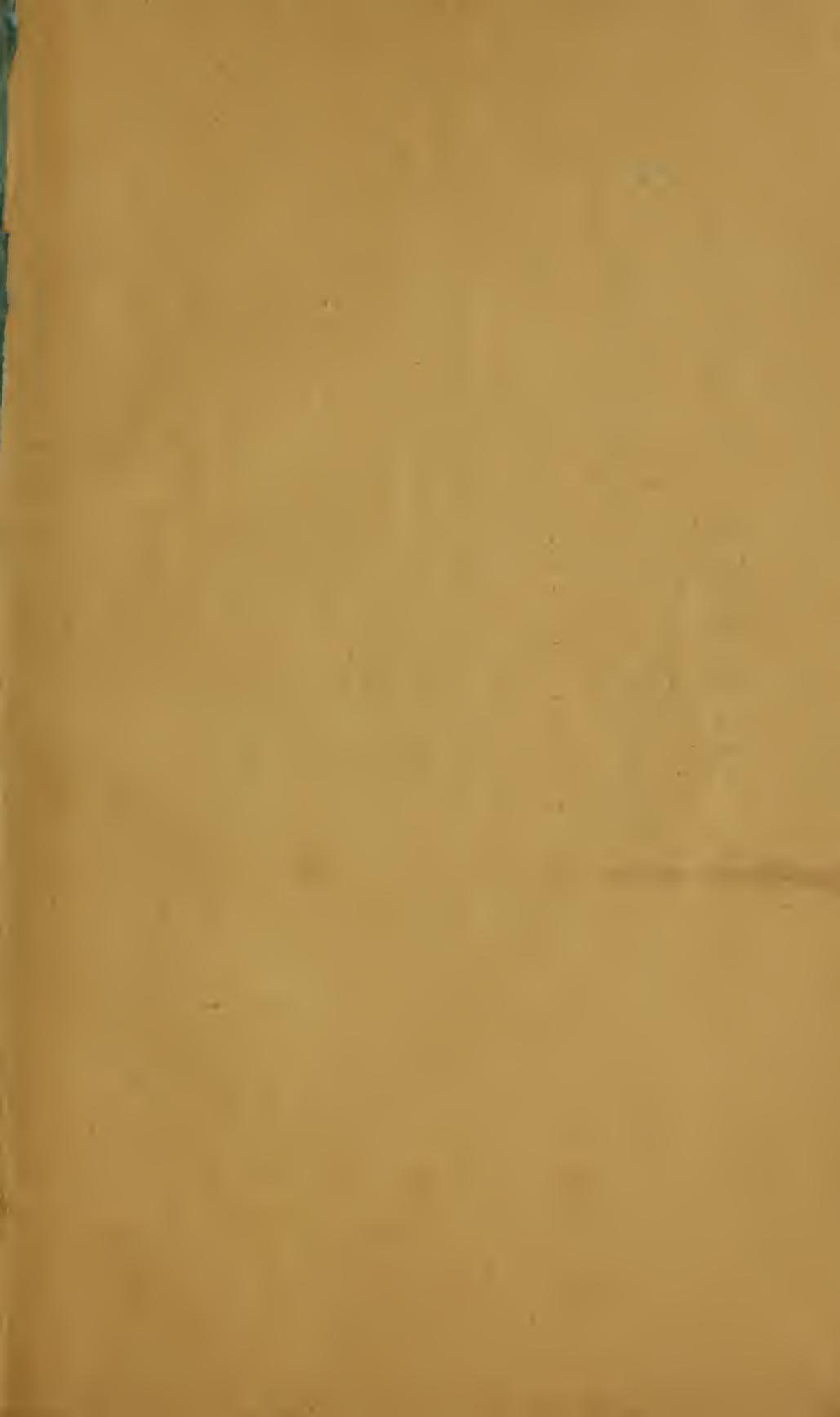














La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JAN 0

92

JAN 04 '82

a39003 001095305b

DC 135 . A8A39 1856
ARGENSON, RENE LOUIS
QUELQUES MOTS SUR LES

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	07	06	04	11	08	9